

## Emprises dans les prostitutions

Ethnographie des combats quotidiens  
pour une vie ordinaire



Patrick Govers  
Gaëtan Absil



# Les prostitutions : dire une activité stigmatisée par la collecte d'entretiens

Par Gaëtan Absil  
et Patrick Govers,  
HELMo-ESAS

## Préambule de l'IHOES

La prostitution fait partie des réalités de notre temps et de notre histoire sociale. Elle donne lieu à de très nombreux discours, entre autres politiques. C'est une activité stigmatisée qui implique des travailleuses et des travailleurs aux vécus souvent méconnus, dont il est délicat et difficile de rendre compte. Les historiens et anthropologues Gaëtan Absil et Patrick Govers ont mené une enquête socio-anthropologique commanditée par Isabelle Simonis, alors ministre de la Promotion sociale, de la Jeunesse, des Droits des femmes et de l'Égalité des chances à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Réalisée en 2015-2016, cette enquête a donné lieu à l'ouvrage ***Emprises dans les prostitutions : ethnographie des combats quotidiens pour une vie ordinaire***, paru en 2019. Il se centre sur la prostitution visible avec le défi de mettre en lumière la voix des premières personnes concernées : celles et ceux qui l'exercent. L'IHOES s'est adressé à ces auteurs pour leur demander d'expliquer quelle a été la manière dont ils ont réfléchi et mené leur collecte de témoignages, les questions qu'ils se sont posées, les précautions qu'ils ont prises afin de ne nullement réifier les prostitué·e·s. Ce faisant, ils nous invitent à nous questionner sur la dimension éthique et potentiellement émancipante des méthodes d'entretien et sur les façons dont sont utilisés les témoignages dans les analyses et travaux scientifiques à propos de ces « Autres », stigmatisés et souvent considérés comme subalternes. Or, l'une des questions éditoriales de l'IHOES consiste à se demander : « **comment produire une vie démocratique dans les conditions actuelles et à venir ?** ». De là, on peut se demander si « le vivre ensemble » n'implique pas aussi les manières dont nous entrons en relation avec ces « Autres » / ces soi-disant « subalternes », dont nous recueillons le vécu et dont nous rendons compte dans des publications ? Autant de questions qu'un institut d'histoire sociale est amené à se poser, tout comme les lectrices et lecteurs de ses analyses et études, dès lors qu'ils s'inscrivent dans une volonté d'émancipation individuelle et collective.

Cet article s'appuie donc sur les résultats de l'enquête commanditée en 2014 par Madame la ministre Simonis. La commande prévoyait que l'enquête assume une perspective féministe et de rapports sociaux de sexe. Ses résultats sont publics. Ils ont donné lieu à une présentation devant la Commission de l'Égalité des Chances.<sup>1</sup> Les résultats ont été publiés dans l'ouvrage précité.

<sup>1</sup> Cette présentation des résultats a eu lieu le 7 février 2017 auprès de la Commission de l'Enseignement de promotion sociale, de la Jeunesse, des Droits des femmes et de l'Égalité des chances.

## Le témoignage et le vécu : une intention politique d'actualité

En premier lieu, nous souhaitons situer l'acte de « témoigner » dans la société actuelle. Sous l'impulsion de groupes tant institutionnels (comme les ONG) que militants (par exemple les gilets jaunes), le témoignage devient un incontournable de la gestion des politiques publiques<sup>2</sup>.

Sans vouloir en retracer l'histoire, l'**empowerment**<sup>3</sup> des populations subalternes et opprimées a été théorisé et pratiqué de manière significative dès les années 1970 dans la foulée des travaux de Paolo Freire, Augusto Boal, Joseph Wresinski, NgũgĩwaThiong'O... Ces auteurs ont pour point commun la mise en récit des dominations par les subalternes eux-mêmes avec comme perspective la transformation des rapports de pouvoir. La valeur du vécu des subalternes est indissociable des questions onto-épistémologiques et méthodologiques qui animent le développement des sciences sociales depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le débat peut être résumé comme suit. D'un point de vue onto-épistémologique<sup>4</sup>, l'expérience subjective, celle de la vie quotidienne, est doublement interrogée. Ces interrogations portent sur : a) la nature même de l'expérience subjective (son **ontologie**<sup>5</sup> : a-t-elle une valeur par elle-même, en d'autres termes qu'est-ce qui fonde son existence, qui fait qu'elle est ce qu'elle est ?) ; b) la connaissance de l'expérience subjective (son **épistémologie**<sup>6</sup> : comment cette connaissance est-elle produite ? Comment déterminer que telle connaissance de l'expérience subjective est plus scientifique qu'une autre ?). D'un point de vue méthodologique, on s'interrogera sur le type de processus d'investigation qui permet de rendre compte du vécu des subalternes : en privilégiant une démarche compréhensive (comment la personne met en mots son vécu ?) ou plutôt une démarche objectiviste (quelles sont les caractéristiques socio-économiques de la personne qui éclairent la façon dont elle parle de son vécu ?).

La valeur du vécu est principalement reconnue par des philosophes et des sociologues proches du **vitalisme**<sup>7</sup> (Dilthey, Simmel, Bergson, Ortega y Gasset) et de la **phénoménologie**<sup>8</sup> (Berger, Luckmann, Schütz). Dans les années 1950-1960, des anthropologues comme Geertz posaient que le projet de l'anthropologie était de rendre compte de la manière dont les personnes vivaient et concevaient le monde. Par la suite, dans les années 1980, ce projet a donné lieu à l'autoproclamée anthropologie **postmoderne**<sup>9</sup>, davantage focalisée sur le « comment écrire » et le « pourquoi écrire » que sur le positionnement de celui/celle qui rend compte et l'éthique que cela implique.<sup>10</sup> En contrepoint à ces débats anthropologiques, l'**ethnométhodologie**<sup>11</sup> proposée par Garfinkel, 20 ans auparavant, envisageait une sociologie de l'expérience qui se pratique sans cadre théorique.

Depuis une dizaine d'années, les politiques publiques **néolibérales**<sup>12</sup> s'appuient sur la participation des citoyens et des usagers des services. Cette participation passe, selon diverses modalités et divers degrés, par une mise en action du témoignage et du vécu. Cette ouverture au vécu a été soutenue par les nouvelles théories de l'évaluation et du management.

<sup>2</sup> Voir par exemple le livre de Didier FASSIN (2010), *La raison humanitaire. Histoire morale du temps présent*, Paris, Gallimard.

<sup>3</sup> Pour la définition, voir le lexique en fin d'article.

<sup>4</sup> Concrètement, pour un anthropologue, se frotter aux questions onto-épistémologiques implique de mettre à l'épreuve ses propres pensées et concepts de la même façon qu'il met à l'épreuve les récits et les comportements des personnes dont ils étudient la vie et qu'ils côtoient sur leur terrain, et ce, y compris sa propre vie de travailleur ethnographique de terrain.

<sup>5</sup> Définition : voir lexique.

<sup>6</sup> Définition : voir lexique.

<sup>7</sup> Définition : voir lexique.

<sup>8</sup> Définition : voir lexique.

<sup>9</sup> Définition : voir lexique.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet, l'article de Nancy SCHEPER-HUGUES, « The primacy of the Ethical: Propositions for a Militant Anthropology », *Current Anthropology*, 36/3, 1995, p. 409-440. Pour une vision générale sur cette question, s'en remettre à la troisième partie de : « Éthiques et politiques de terrain », dans Daniel CEFALI (eds), *L'engagement ethnographique*, Paris, éditions EHESS, 2010, p. 401-415. Voir également : Carlos REYNOSO, *Corrientes teóricas en Antropología. Perspectivas desde el siglo XXI*, Buenos Aires, SB, 2008, p. 163-214.

<sup>11</sup> Définition : voir lexique.

<sup>12</sup> Définition : voir lexique.

D'une part, les évaluations participatives et négociées ont été testées et développées comme vecteur de démocratisation et d'émancipation. D'autre part, les théories du management ont fait de plus en plus la part belle au vécu des travailleuses et travailleurs, par exemple en valorisant leur know-how (ou savoir-faire). Ce faisant, l'expérience directe du travail fournit un ensemble d'informations utiles pour le cycle du projet. Celles-ci sont exploitées pour améliorer les processus et les produits. Cette exploitation serait une forme de « plus-value » réalisée sur le compte de l'intelligence des travailleurs.

## **Le vécu et l'expérience de la stigmatisation**

Afin de ne pas alourdir cet article, nous définissons la stigmatisation comme étant un jugement sur l'identité d'une personne ou d'un groupe de personnes. Ce jugement implique des effets concrets et réels, souvent négatifs, pour ces personnes et ces groupes.

Réaliser une enquête sur la prostitution implique une prise de conscience de tout un ensemble d'éléments.

L'exercice de la prostitution est l'exercice d'une activité stigmatisée et stigmatisante. Les sociologues l'appellent le « stigmaté de pute » qui, par ailleurs, menace l'identité de l'ensemble des femmes. Sans que ce soit une découverte, cette donnée est importante pour mettre en place un dispositif de collecte de témoignages sous la forme d'entretiens semi-structurés et de conversations de terrain.

La prostitution est un sujet largement traité par les sciences sociales et humaines. Cela implique qu'elle est déjà constituée comme objet scientifique. C'est-à-dire qu'elle est caractérisée par des courants de recherche et aussi qu'elle est décrite dans ses différentes dimensions. Le vécu devient alors le support des analyses.

La prostitution est un objet politique et une inquiétude des politiques publiques socio-sanitaires. Comme objet politique, la prostitution est un champ d'affrontement entre prohibition, abolition, réglementation et syndicalisation. Elle est déjà surdéterminée par les arguments des uns et des autres. Le vécu est un enjeu de ces affrontements. Quelle vérité contiennent ces vécus ? De manière un peu caricaturale, la question est celle de l'implicite, de ce qui n'est pas visible dans le témoignage, de ce qui est dit sans être dit. L'ouverture du champ de l'implicite inscrit l'objet dans une démarche scientifique objectivante. Si cette position n'est pas critiquable comme paradigme, elle prend le risque de « faire-dire-ce-qui-n'est-pas-dit », parfois en renvoyant le témoignage dans la sphère du déni.

L'analyse de l'ensemble du débat conduit à la tâche aveugle de ce dernier. La focalisation sur la prostitution tend à reproduire le stigmaté de pute dans les enquêtes. Les travaux focalisant sur l'activité et les pouvoirs publics se souciant de l'ordre public renforcent cette réduction du vécu et de l'expérience.

Aussi, une première précaution par rapport au vécu serait de ne pas reproduire ce stigmaté et d'envisager la prostitution comme une activité dans la vie quotidienne, qui s'articule avec la famille, le travail, le voisinage, les amitiés, le couple, etc.

## **Recueillir le vécu par entretiens**

Il existe plusieurs matériaux pour avoir accès aux vécus des personnes exerçant la prostitution. L'utilisation des médias, les romans (Grisélidis Real, Emma Becker, Nelly Arcan), les autobiographies, etc. Les intentions sont multiples et demandent à être connues par rapport à des publications intentionnelles compte tenu des éléments mentionnés plus haut. Cependant, il ne faudrait pas confondre l'intention et le

mensonge. Les sites « rouge »<sup>13</sup> et les annonces constituent une autre voie d'accès au vécu. Il s'agit d'un vécu standardisé par l'uberisation et la relation au client potentiel. Cependant, la mise en scène de soi raconte quelque chose par rapport à l'exercice de la prostitution. Les forums comptent parmi les sources où les personnes échangent à propos de la prostitution.

<sup>13</sup> Par site rouge, nous nous référons aux quartiers rouges (Red-light districts) où s'exerce la prostitution. Par extension, nous englobons également les sites web dédiés aux activités de prostitution.

L'enquête par entretien se différencie des sources précédentes en ce qu'elle suscite une rencontre face à face avec les personnes. Il s'agit d'une situation d'interlocution qui vise à produire des informations en relation avec des questions de recherche. Tout comme le traitement des données (les récits collectés), la situation d'interlocution (principalement les circonstances et le déroulement de l'entretien) sont rarement connus. Souvent, la trace de l'entretien se limite à une ou quelques phrases insérées sciemment dans un texte. La trace est là pour soutenir un propos, une théorie, une analyse. Elle est donc souvent choisie comme illustration et ses propos correspondent à la théorie développée. Cependant, cet extrait n'étant plus contextualisé dans l'ensemble de l'entretien, il n'est pas possible de savoir si la personne a tenu des propos contradictoires durant l'entretien, même hors enregistrement.

## Du vécu à la possibilité de raconter son vécu

Notre point de départ relève d'un positionnement onto-épistémologique. Garfinkel écrivait qu'il n'y a pas d'idiot culturel. Cette phrase anodine dit que toute personne est capable de raconter sa propre expérience et que cette capacité s'appuie sur le fait que toutes les personnes ont la capacité d'analyser leur vie quotidienne. Cette posture implique une remise en question des relations de pouvoirs entre enquêteurs et enquêtés. Les enquêtés n'ont pas besoin du savoir des enquêteurs pour comprendre leur vie. Les enquêtés sont vus comme les acteurs de leurs savoirs. L'entretien : c'est une possibilité pour les personnes d'expliquer leur analyse de leur vie quotidienne. « Vie quotidienne » ? Cette entrée doit être prise au pied de la lettre parce qu'elle évite de pratiquer une stigmatisation par l'enquête. Comme nous l'avons dit : la vie quotidienne c'est bien plus que la prostitution. Et nous pourrions même tenter l'hypothèse que si la vie quotidienne est effectivement réduite à la prostitution, alors nous pourrions être dans le cadre de traite des êtres humains.

Donc, notre posture est de considérer les personnes interviewées comme des « enquêteurs, des sociologues » de leur propre expérience. Cette posture confère à la personne la capacité d'avoir conscience de ce qu'elle vit et d'avoir les moyens de le raconter.

Sous cet angle, l'entretien se conçoit alors comme une interaction sociale au même titre qu'une autre. Elle est partie prenante d'un assemblage pensé comme mû par une visée émancipatrice ou pour le moins reconnaissant à chacune des personnes interagissantes une même condition humaine. C'est en cela que l'entretien nous semble relever davantage de l'éthique que de la technique d'enquête stricto sensu.

## Une expérience racontable mais toute en fragilité

L'entretien n'est pas le témoignage, il devra connaître des opérations de transformation avant de le devenir. Les transformations sont de plusieurs ordres : l'enregistrement audio (réduction technique), la retranscription (réduction symbolique), l'anonymisation (réduction éthique), l'analyse (réduction scientifique), l'édition (réduction stratégique) et, enfin, la publication (réduction dialogique). Chacune de ces réductions impacte l'entretien en le faisant entrer dans la production du témoignage, c'est-à-dire par la production d'un artefact « qui-tient-lieu-du-locuteur ».

Au travers de ce processus sont oubliés les éléments de contexte qui :

- ne sont pas transcriposables car pas enregistrés par la bande-son (les sons, les positions, les odeurs),
- briseraient l'anonymat et pourraient mettre en danger, ce qui revient à introduire des « erreurs » ou à commettre des oblitérations,
- ne cadrent pas avec l'analyse,
- doivent être améliorées pour la lisibilité.

À cela s'ajoute que le témoignage devient stratégique et politique. Passons rapidement sur le fait que l'écriture produit des adéquations en extraits et analyse. Par contre, arrêtons-nous sur le fait que l'entretien devient témoignage sous la forme d'extraits... et que ces extraits pourront être isolés du texte pour une utilisation polémique par exemple. Tout ce processus montre la fragilité de l'entretien et combien il est important d'être précautionneux par rapport à cette situation d'échanges. La valorisation du vécu ne doit pas devenir la valeur du vécu, c'est-à-dire une opération qui transforme le vécu en unité de sens plus ou moins équivalente. Johnny Saldaña<sup>14</sup> pointe ce risque dans son livre sur le codage des informations. En perdant de vue le travail de traduction auquel est soumise l'expérience subjective de la personne se relatant, le risque est grand de « chosifier » la personne elle-même. Pour le dire autrement, le danger existe que le savoir échangé entre humains dans le cadre d'une interaction sociale de recherche, qui élimine toute fioriture idéologique, ne se convertisse lui-même en idéologie et partant, ne transforme les locuteurs en simple objet, une chose parmi d'autres.

## Quelles solutions ?

En premier, il faut bien considérer qu'un entretien, c'est à la fois l'enregistrement et les notes d'observations qui l'accompagnent. L'entretien, c'est l'ensemble des informations qui ont pu être captées dans la situation. Or cette situation commence bien avant l'enclenchement de l'enregistreur, elle débute dès les premiers échanges pour prendre le rendez-vous.

Deuxièmement, les opérations de transformation doivent être contrôlées avec le souci d'humaniser et la crainte de réduire l'humain au comportement sans signification. Une difficulté réside dans la place d'un cadre d'analyse. Pour nous, il est hors de question que le cadre d'analyse imprime sans condition sa marque sur les témoignages, les témoins devenant des « marionnettes » du cadre.

Nous avons alors opéré un double renversement. Pour une part, nous postulons que le cadre général des entretiens est toujours situé. Non pas seulement en termes de la singularité des récits et des futurs comptes rendus possibles mais aussi en ce qui concerne le processus social, spatial, temporel et corporel en jeu lors de la passation même de l'entretien.<sup>15</sup> D'autre part, nous avons décidé que le cadre d'analyse serait choisi en fonction des entretiens et que ce cadre, s'il devait favoriser l'intelligibilité, ne pouvait se substituer à la parole. C'est alors que nous avons opté pour celui d'Iris Marion Young philosophe féministe, intitulé les « cinq faces de l'oppression ».

<sup>14</sup> Johnny SALDAÑA, *The coding manual for qualitative researchers*, Sage, 2015.

<sup>15</sup> Nous nous référons ici à l'épistémologie du point de vue féministe (*standpointtheory*) développée, entre autres, par Sandra Harding, Dorothy Smith et Donna Haraway.



## Les vies invisibilisées : cultures subalternes

Les témoignages sont donc une production au risque de réduire l'identité des personnes à l'objet de l'enquête. Dans le cadre de l'enquête sur l'exercice de la prostitution, nous sommes confrontés à l'enjeu de l'impérialisme culturel. Iris Marion Young a théorisé cinq critères pour décrire les oppressions (cf. encart ci-contre). À l'origine, nous avons choisi cette grille d'analyse parce qu'elle nous semblait adéquate aux objectifs de l'enquête et aux prescrits inscrits dans le cahier des charges. Cette théorie est devenue importante dans notre enquête. Notre utilisation ne s'est pas limitée à l'analyse. Elle est devenue un outil pour évaluer notre posture et notre travail. Iris Marion Young pose que certains groupes sont exposés à différentes formes d'oppression : l'exploitation, la marginalisation, l'impérialisme culturel, le disempowerment<sup>16</sup> et la violence. Ces groupes constituent des groupes subalternes partageant les mêmes oppressions et les mêmes possibilités d'y faire face individuellement et collectivement. Les personnes qui exercent la prostitution sont confrontées à toutes ces formes d'oppression, et ce bien avant leur entrée dans la prostitution. Ils et elles font déjà partie de groupes subalternes. Le mot « groupe » ne doit pas nous tromper, il ne désigne pas une forme de sociabilité entre les personnes qui exercent la prostitution. Il désigne des personnes qui partagent une modalité d'être au monde dans la vie quotidienne de par leur activité dans les prostitutions. Une caractéristique des oppressions est qu'elles invisibilisent les personnes et les groupes. Ainsi les personnes qui exercent la prostitution sont invisibilisées. On pourrait objecter qu'elles sont visibles dans les rues, les vitrines, sur les sites, etc. Ce qui est montré de ces personnes relève souvent de l'impérialisme culturel, c'est-à-dire de l'imposition d'une vision, d'une représentation par le groupe dominant. Ce qui est montré relève d'une intention par les dominants : intention qui n'est pas cachée qui est lisible notamment dans les projets et communications politiques. Comme l'explique Joan Scott, la situation des groupes subalternes est un paradoxe : l'identification du groupe est tout autant un facteur d'oppression qu'un facteur de mobilisation et d'émancipation.<sup>17</sup>

### CINQ FIGURES DE L'OPPRESSION SELON YOUNG

(extrait de : GOVERS P. et ABSIL G., *op. cit.*, p. 76-77)

L'**EXPLOITATION** correspond à l'oppression des classes sociales défavorisées, non pas seulement en ce qu'elles ne bénéficient pas d'une redistribution équitable des revenus de leur travail, mais aussi par leur exclusion des processus de prise de décision, des choix individuels de vie et de la reconnaissance de leur identité collective.

La **MARGINALISATION** affecte les exclus de la vie sociale (Iris Marion Young prend pour exemple les personnes âgées, les mères célibataires, les sans-logis, les chômeurs sans espoir de trouver un emploi), qui perdent l'estime de soi, même s'ils bénéficient d'une redistribution économique qui leur permet de survivre.

L'**ABSENCE DE POUVOIR** (Powerlessness) désigne l'oppression des exclus de toute prise de décision, sur leur lieu de travail, ou dans leur espace de vie en général.

L'**IMPÉRIALISME CULTUREL** diffère des trois premières formes d'oppression car il n'est pas directement lié aux rapports au travail ou dans le travail. C'est le processus par lequel un groupe est rendu invisible du fait de « l'universalisation de l'expérience et de la culture d'un groupe dominant et son instauration comme norme ». Il passe par la désignation comme « autre ». Le groupe qui subit cette oppression est donc défini de l'extérieur, dans le même temps qu'il est rendu invisible et stéréotypé (ce qui est un paradoxe).

La **VIOLENCE**. Il ne s'agit pas de la violence individuelle, mais de celle faite à un groupe. Plus précisément, ce n'est pas la violence en soi qui constitue une oppression, mais le fait qu'elle devienne une « pratique sociale » envers certains groupes, pratique éventuellement considérée comme acceptable (dans le cas des femmes tout particulièrement, mais aussi bien sûr des minorités ethniques) parce qu'elle est simplement la conséquence de l'appartenance au groupe.

<sup>16</sup> Définition : voir lexique en fin d'article.

<sup>17</sup> Joan WALLACH SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009.

Selon Joan Scott, un groupe victime d'oppression doit exister pour se mobiliser politiquement. Pour exister ce groupe doit se nommer et être nommé, par exemple pour se constituer en asbl et bénéficier de subsides. Pour mener un combat politique en faveur des personnes précarisées, les groupes doivent se nommer par exemple : Collectif des hyperactifs pauvreté. Le choix du nom est aussi une acceptation d'un statut et d'une identité qui, dans les faits, participe à leur étiquetage et identité. Dans l'espace prostitutionnel, le choix de se désigner comme « travailleurs-euses du sexe » permet d'exister comme groupes dans les débats (cf. UTSOPI<sup>18</sup>), mais cette reconnaissance passe par un étiquetage.

<sup>18</sup> C'est-à-dire l'Union des Travailleur(s)es du Sexe Organisé-e-s Pour l'Indépendance.

À quelles conditions pouvons-nous éviter de reproduire les oppressions ?

## Se laisser surprendre et se laisser questionner : une posture d'apprenant ?

Le rapport aux personnes qui exercent la prostitution n'est donc pas simple dans le contexte de cette enquête. Il est constitué de plusieurs relations : relations de production du témoignage, relations d'objectivisation et relations d'oppression. Tout pourrait être dit, si nous laissons agir ces relations. Pour autant, il n'est pas question de nier l'ensemble de ces relations. Par exemple, il n'est pas question de livrer les entretiens tels quels, donnant l'illusion que la parole recueillie se suffit à elle-même. Cette relation serait celle d'un folkloriste qui tenterait de conserver une parole définie comme trace pure, sans médiation, d'une réalité. Cette possibilité n'est pas une valorisation et ne situe pas les enjeux de la recherche par rapport aux enjeux politiques. Elle est une solution d'enfermement de la parole dans une temporalité qui lui est étrangère ; comme trace de ce qui a été alors qu'elle est produite comme trace située de ce qui est.

Les personnes en situation d'entretien proposent et construisent des analyses de leur situation. Cette construction est un effet de la situation d'entretien. Cette construction est peut-être un recyclage d'idées, une création in situ, ou encore un mixte des deux. L'analyse que nous adressons aux entretiens est celle-ci : à partir de quels éléments les personnes construisent-elles leurs analyses ? Comment ces éléments sont-ils reliés entre eux ? Pour nous, il est important que les éléments soient explicites dans l'entretien et que nous n'ayons besoin d'aucune traduction de celui-ci pour en comprendre le sens. Dans les résultats de l'enquête, la distinction entre prostitution et traite des êtres humains n'est pas le fait des chercheurs. Cette distinction est posée par les personnes dans ces mêmes termes qui sont assortis d'exemples et de distinctions plus fines. L'idée « qu'il est plus facile d'entrer dans la prostitution que d'en sortir » est aussi une analyse réalisée par les personnes interviewées. Le « truc et ficelle » consiste donc à saisir ces analyses dans les termes des locuteurs.

Une fois cela fait, le deuxième « truc et ficelle » est de rompre avec l'illusion de l'entretien comme situation standardisée de collecte d'informations. Cette pratique consisterait à établir et à valider un guide d'entretien, soit une série de questions préétablies que l'on utiliserait le plus souvent de manière semi-directive : les mêmes questions mais pas dans le même ordre. Cette pratique s'inscrit dans les méthodologies inspirées des sciences dures ou des sciences sociales à visée quantitative ou sérielles. Comme chercheurs, nous devons nous penser et nous comporter comme des relais entre des personnes qui ont en commun d'éprouver des conditions d'oppression. Aussi, il est plus heuristique de confier l'analyse des uns à l'analyse des autres. Pratiquement, il s'agit d'intégrer une idée saisie et d'en discuter avec les personnes qui seront interviewées par après. Ce faisant, nous décidons de rompre avec la sérialité et la possibilité d'établir des comparaisons trop simples. Mais nous prenons aussi la liberté d'agir pour l'élaboration d'une interprétation collective. Ce genre de renvoi pourrait être infini... sauf que le dispositif de l'enquête ne l'est pas (temps, budget). L'idéal serait de multiplier les méthodes de collecte pour passer de

l'individuel au collectif par l'entretien de groupe, l'analyse en groupe, la recherche action, le théâtre forum, etc. L'enquête étant une pratique sociale, elle implique des transformations. Ces transformations sont observables dans le chef des chercheurs, des commanditaires et des répondants. Dans le fond, la réalisation d'un entretien change les subjectivités, et l'ampleur de ces changements est peu mesurable. C'est par exemple ce constat qui permet au monde médical d'imposer l'avis de comités éthiques ; dans le cas où l'entretien mettrait un patient en danger.

## Émancipation... les possibilités d'une enquête

Nous sommes nombreux à travailler dans différents contextes avec des publics subalternes – ceux dont nous disons qu'ils doivent être empowerés, émancipés, libérés, éduqués, etc. Les publics subalternes doivent être humanisés et non déshumanisés par les procédures de l'enquête, même si ces procédures suivent certaines recommandations méthodologiques. Devons-nous être des producteurs de témoignages ? À qui profite l'exploitation du vécu ?

Si nous devons synthétiser en quelques mots ce que nous désirions mettre en avant dans cet article, nous dirions qu'avant, pendant et après notre enquête nous avons été (et nous le sommes toujours) davantage confrontés à des interrogations éthiques que strictement techniques.

« Après tout, les anthropologues ne s'utilisent pas seulement comme outils de recherche pour générer des données. Ils utilisent également l'inévitable transformation d'eux-mêmes et de leurs interlocuteur-es que cette rencontre implique comme première source de connaissance et d'idées à part entière. »<sup>19</sup>

<sup>19</sup> Notre traduction extraite de : Martin HOLBRAAD & Morten Axel PEDERSEN, *The ontological turn. An anthropological exposition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, p. 20.

## Pistes bibliographiques

### **SUR LES PROSTITUTIONS :**

MATHIEU Lilian, *La condition prostituée*, Textuel, 2007.

MATHIEU Lilian, *Prostitution, quel est le problème ?*, Paris, Textuel, 2016.

PHETERSON Gail et MATHIEU Nicole-Claude, *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 2001.

GOVERS Patrick et ABSIL Gaëtan, *Emprises dans les prostitutions : ethnographie des combats quotidiens pour une vie ordinaire*, Liège, Edipro, 2019.

### **SUR IRIS MARION YOUNG :**

YOUNG Iris Marion, *Justice and Politics of Difference*, Princeton University Press, 1990. (Pas de traduction à ce jour).

GARRAU Marie et LE GOFF Alice, « Différences et solidarités. À propos du parcours philosophique d'Iris Marion Young », *Cahiers du Genre*, 2009, n° 1, p. 199-219.

DUFAUX Frédéric, GERVAIS-LAMBONY Philippe et HANCOCK Claire, « Forever Young : lectures situées », *Justice spatiale | Spatial Justice*, n° 12, juillet 2018, (<http://www.jssj.org>).



## Lexique

### ANTHROPOLOGIE POSTMODERNE

Courant de l'anthropologie (George Marcus, James Clifford) qui s'est développé dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Il reprend à son compte la thèse postmoderne selon laquelle les grands récits tendant à expliquer de façon globale nos vies (par exemple le marxisme) ont démontré leur échec à rendre compte de celles-ci. À partir de ce constat, il considère qu'il est impossible d'établir des théories générales, « le que faire anthropologique » se définissant alors davantage comme un travail d'introspection et d'écriture.

#### POUR DÉCOUVRIR :

ASSAYAG Jackie, « La culture comme fait social global ? Anthropologie et (post)modernité », *L'Homme*, 1998, tome 38, n°148, p. 201-223, [En ligne] <https://tinyurl.com/persee148>.

### DISEMPOWERMENT

Il s'agit du processus inverse de l'empowerment. Ce processus met l'accent sur tous les facteurs qui empêchent, freinent, diminuent le pouvoir collectif des groupes. Il permet d'analyser les processus d'oppression et de domination. Depuis peu, il désigne aussi une action politique qui vise à diminuer le pouvoir d'un groupe dominant (cf. Dupuis-Déri).

#### POUR DÉCOUVRIR :

DUPUIS-DÉRI Francis, « Petit guide du "disempowerment" pour hommes proféministes », *Possibles*, 2014, p. 79-96.

BOLTANSKI LUC, *De la critique, précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009.

### EMPOWERMENT

Mot difficile à traduire. Au Québec, on le traduit par « pouvoir de dire et d'agir ». Il s'agit d'un mot qui est proche d'une combinaison entre la participation et l'émancipation. L'empowerment est un processus qui permet aux personnes et aux groupes d'acquérir, de prendre part et d'exercer du pouvoir dans la cité. Il a parfois été dévoyé de sa finalité première qui est de restaurer le pouvoir collectif des publics exclus. En effet, l'empowerment est aussi devenu une technique de domination, d'ingénierie sociale et de management par la responsabilisation individuelle, le vidant ainsi de sa portée politique contestataire et militante.

#### POUR DÉCOUVRIR :

LE GRAND ÉPIC, FERRON Christine, POUJOL Virginie, « Empowerment des jeunes », *La Santé en action*, 2018, n°. 446, p. 8-9, [En ligne] <https://tinyurl.com/lex-emp>.

#### POUR ALLER PLUS LOIN :

CALVÈS Anne-Emmanuèle, « "Empowerment" : généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement », *Revue Tiers Monde*, 2009/4 (n° 200), p. 735-749, [En ligne] <https://tinyurl.com/cairn735>.

BACQUÉ Marie-Hélène et BIEWENER Carole, *L'empowerment, une pratique émancipatrice ?*, Paris, La Découverte, 2015.

**ÉPISTÉMOLOGIE**

Comment une discipline scientifique parvient-elle à produire du savoir ? L'épistémologie est une branche de la philosophie qui tente de répondre à cette question et à en comprendre les conséquences. Dans le cadre des sciences sociales, l'objectif est de comprendre comment des aprioris théoriques et philosophiques, ainsi que le choix de méthodes, influencent la production du savoir. Par exemple, une épistémologie peut être qualifiée d'androcentrique si le savoir produit invisibilise/infériorise systématiquement le rôle des femmes. L'épistémologie est en rapport avec la manière de concevoir la réalité (cf. **Ontologie** page suivante).

**LECTURE :**

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Le Seuil, 2013.

**POUR UN EXEMPLE CONCRET :**

ABSIL Gaëtan et GOVERS Patrick, « Comment écrire l'histoire de la médecine pour les étudiants des sciences de la santé ? », *Pédagogie Médicale*, 2015, vol. 16, n° 1, p. 9-22, [En ligne] <https://tinyurl.com/pmed140>.

**ÉTHNOMÉTHODOLOGIE**

Courant de la sociologie (H. Garfinkel) qui utilise principalement des méthodes qualitatives (entretiens, observation, documentation, analyse de discours). L'ethnométhologie cherche à identifier et à comprendre les méthodes utilisées par les personnes dans leurs activités habituelles. Les méthodes sont à la fois des gestes, des paroles, des idées... Ce courant valorise la capacité des personnes à décoder et expliquer les situations sociales. Par exemple, la locution « c'est toujours les petits qu'on écrase » est une méthode pour expliquer les rapports de domination. Quelles différences entre cette locution et des théories sociologiques reconnues ? Telle est la question posée par l'ethnométhologie qui, en fait, reconnaît de la valeur du « sens commun ».

**POUR DÉCOUVRIR :**

COULON Alain, *Ethnométhodologie*, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », 1987, n° 2393.

**POUR UNE APPLICATION CONCRÈTE :**

CHAREST Pauline, « Ethnométhodologie et recherche en éducation », *Revue des sciences de l'éducation*, 1994, vol. 20, n° 4, p. 741-756, [En ligne] <https://tinyurl.com/erudit031>.

## NÉOLIBÉRALISME

Courant d'économie politique qui s'inscrit dans la lignée de l'économie politique libérale classique. Il se développe dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, d'abord aux États-Unis et en Angleterre. Parmi les différents éléments qui le caractérisent, on en pointera surtout deux. Pour une part, un ensemble de techniques et de dispositifs qui se traduisent concrètement dans des logiques de pensées spécifiques telles que la logique gestionnaire et/ou managériale. Élaborée au sein du monde des entreprises privées, celle-ci est aujourd'hui appliquée à grande échelle dans le secteur public non marchand (new public management), comme par exemple la santé publique. D'autre part, le travail tend à perdre sa valeur sociale. Moins il a de la valeur sociale, plus on est rémunéré ; plus il en a, moins on est rémunéré. Pensons par exemple aux salaires perçus par les caissières, les éboueurs, les infirmier·e·s et ceux perçus par des managers.

### POUR DÉCOUVRIR :

GRAEBER David, *Bullshit jobs*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018.

JUVEN Pierre-André, PIERRU Frédéric et VINCENT Fanny, *La casse du siècle. À propos des réformes de l'hôpital public*, Paris, Raison d'agir, 2019.

## ONTOLOGIE

C'est une branche de la philosophie qui part du constat que n'importe quelle façon de comprendre le monde ou une partie de celui-ci doit élaborer des hypothèses (qui peuvent être explicites ou implicites) sur les types de choses qui existent ou peuvent exister dans ce domaine ainsi que sur leurs conditions d'existence, leurs relations de dépendance et ainsi de suite. Par exemple, en sciences sociales, il s'agit de répondre à la question : la société existe-t-elle ? Deux réponses parmi de nombreuses autres :

1) la société existe tout le temps comme un objet, mais on ne peut la voir directement, il faut aller au-delà des apparences pour la voir ;

2) la société n'existe pas tout le temps, elle n'existe qu'au moment où des personnes entre en interaction et la construisent.

### POUR UNE RÉFLEXION CONCRÈTE DANS LE CHAMP SOCIOLOGIQUE, VOIR :

RAMOGNINO Nicole, « Hétérogénéité ontologique du social et théorie de la description. L'analyse de la complexité en sociologie », *Revue européenne des sciences sociales*, XL-124 | 2002, mis en ligne le 1<sup>er</sup> décembre 2009, [En ligne] <http://journals.openedition.org/ress/581>.

## PHÉNOMÉNOLOGIE

Courant de la philosophie initié par le philosophe allemand Edmund Husserl selon lequel la conscience est le seul phénomène certain. Il assume que notre expérience du monde, incluant toute chose depuis nos perceptions des objets jusqu'à notre connaissance des formules mathématiques est constituée dans et par notre conscience. Dans le champ de la sociologie, la phénoménologie sera reprise par Alfred Schütz. L'acte de base de la conscience est la typification de premier ordre : réunissant des éléments typiques et durables dans le courant de l'expérience, construisant des modèles typiques de choses et de gens et construisant un monde social partagé. Le travail du sociologue consiste alors à construire des typifications de second ordre : un modèle rationnel du monde social basé sur les théories de premier ordre que les acteurs donnent pour expliquer leurs propres activités. L'influence de Schütz se retrouve en ethnométhodologie.

### POUR DÉCOUVRIR :

CORCUFF Philippe, *Les nouvelles sociologies*, (3<sup>ème</sup> éd.), Paris, 2017, Armand Collin, p. 49-69.

## VITALISME

Selon le vitalisme, le vivant ne peut être réduit à des propriétés ou des lois chimique et physique. Ainsi Ortega y Gasset exprimait en 1935 que « *Face à la raison pure physico-mathématique, il y a une raison narrative. Pour comprendre quelque chose d'humain, personnel ou collectif, il convient de raconter une histoire. Cet homme, cette nation fait telle chose et est ainsi parce qu'avant elle a fait telle autre et a été de telle autre façon. La vie acquiert un peu de transparence devant la raison historique* »<sup>20</sup>. Le vitalisme s'oppose au « mécanisme » pour lequel les êtres ne sont que matière. Par exemple, une explication mécaniste de la dépression met en avant un écart par rapport à des constantes biologiques. Une explication vitaliste met en avant l'adaptation à un milieu de vie.

<sup>20</sup> Notre traduction extraite de : José ORTEGA Y GASSET, *Historia como sistema y otros ensayos de filosofía*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 47.

### POUR DÉCOUVRIR :

DURRIVE Barthélemy, « Quelques concepts de Georges Canguilhem », [En ligne] <https://tinyurl.com/ehvi-ens-concepts>.

### POUR ALLER PLUS LOIN :

CANGUILHEM Georges, *La connaissance de la vie*, Vrin, 1992.

### POUR CITER CET ARTICLE

Gaëtan Absil et Patrick Govers, « Les prostitutions : dire une activité stigmatisée par la collecte d'entretiens », Analyse de l'IHOES, n° 211, 16 septembre 2020, [En ligne] [www.ihoes.be/PDF/IHOES\\_Analyse211.pdf](http://www.ihoes.be/PDF/IHOES_Analyse211.pdf).